

Le Reporter

Une publication des étudiants aux certificats de rédaction et de journalisme de la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal

Volume XIV, numéro 2, mars 2014

Dossier insolite



MOT DE LA RÉDACTION

Montréal en hiver. Vous êtes assis sur un banc de parc. Tout est blanc autour de vous. Les voitures sont couvertes de neige, le ciel est voilé de nuages, les piétons emmitoufflés se bousculent et accélèrent le pas pour se réchauffer. Vos pensées vagabondent...

Tout à coup, vos pensées s'arrêtent ! Quelque chose de bizarre, de différent vous fascine. Quelque chose d'insolite.

La routine, le métro-boulot-dodo, s'empare de nous qu'on le veuille ou non. C'est pourquoi votre équipe de rédacteurs en chef a voulu vous transporter loin de cette routine, hors des sentiers battus. Nous avons choisi, pour ce numéro, d'explorer certains sujets insolites, d'autres sous un nouvel angle, stimuler votre imaginaire par l'entremise des textes de nos journalistes.

Ceux-ci ont bravé la monotonie de l'hiver pour vous offrir des articles explorant l'insolite sous toutes ses formes. Des Québécois qui rêvent d'un aller simple pour Mars, des animaux dont l'existence est sans cesse remise en doute par les scientifiques, du surf en hiver. Des sciences à l'architecture, en passant par les arts et la gastronomie, laissez-vous surprendre !

Vous retrouverez aussi, dans ce premier numéro de 2014, vos rubriques habituelles : les adresses coups de cœur de la redac, les suggestions de lecture et la capsule linguistique.

Toute l'équipe de rédaction vous souhaite une année 2014 remplie de succès, de bonheur et de santé. Profitez de ce renouveau annuel pour relever des défis et, qui sait, peut-être serez-vous des nôtres en septembre prochain !



Alexandre Guertin-Pasquier
Marie-Paule Primeau
Kim Riverin

Votre équipe de rédacteurs en chef



Sommaire

Dossier
insolite

- 4 Eyes As Big As Plates**
- 5 Les grands explorateurs, version 2.0**
- 6 Du yéti à l'okapi, la cryptozoologie toujours d'actualité**
- 8 George Seldes, témoin du siècle**
- 10 À venir au restaurant en 2014**
- 12 Venise du Nevada**
- 14 Surfer en hiver**
- 16 Dans la cinquième dimension de Tony Ezzy**
- 18 L'authentique Ariane Zita, la création au bout des doigts**
- 20 Entretien avec une drag-queen**
- 21 Suggestions de lecture
- 22 Adresses coups de cœur
- 23 La capsule linguistique

Le Reporter en ligne :
<http://ageefep.qc.ca/wp-test/publications/le-reporter/>

EYES AS BIG AS PLATES: UNE ŒUVRE ARTISTIQUE INÉDITE

Inspirée en grande partie du folklore norvégien, *Eyes As Big As Plates* est une œuvre inédite conçue en 2011 par l'artiste finlandaise Riitta Ikonen, en collaboration avec la photographe norvégienne Karoline Hjorth. Cette œuvre met en scène des personnages d'un âge avancé au mode vestimentaire original, voire insolite, dans un décor naturel.

Le troll, créature mythique du folklore norvégien, et la forêt, son lieu de vie, ont inspiré les deux artistes. « Nous avons emprunté le titre *Eyes As Big As Plates* (*Les yeux aussi grands que des plaques d'étain*) du conte populaire *The Three Billy Goats Gruff* (*Les trois boucs Gruff*), où un troll vivant sous un pont a "les yeux aussi grands que des plaques d'étain" », a indiqué l'artiste finlandaise lors d'une entrevue avec *Le Reporter* par l'entremise de Skype.

Un mode vestimentaire excentrique

Comme dans les récits mythologiques, la tenue vestimentaire des personnages de cette œuvre sort de l'ordinaire: ces derniers sont costumés d'éléments bruts de la nature et sont photographiés à l'extérieur.

« Même si elles sont inspirées du folklore norvégien et de la célébration de l'imagination des romantiques, ces images se veulent intemporelles et universelles, explique M^{me} Ikonen. Ces images auraient pu être prises n'importe où et n'importe quand: elles représentent davantage un état d'esprit qu'un endroit réel. »

En effet, chaque image présente une femme ou un homme solitaire encadré d'un paysage. Le monde naturel agit alors à la fois en tant que contenu et en tant que



contexte, au sein duquel les humains se confondent littéralement avec le décor. « On assiste ainsi à une sorte de personnification de la nature », illustre M^{me} Ikonen.

De par son originalité et son caractère unique, *Eyes As Big As Plates* a certes suscité de nombreuses réactions positives depuis la tournée de l'exposition amorcée en 2011, mais « certaines personnes trouvent les images bizarres, car elles ne comprennent pas toujours bien le concept derrière cette œuvre artistique », indique l'artiste.

Valoriser les aînés

L'autre singularité d'*Eyes As Big As Plates* se trouve dans le choix des personnages: ils sont tous des personnes âgées. Depuis 2011, M^{mes} Ikonen et Hjorth collaborent en effet avec des fermiers retraités, des pêcheurs, des zoologistes, des plombiers, des chanteurs d'opéra, des ménagères, des artistes, des universitaires et d'anciens parachutistes de 90 ans.

Ce choix n'est pas fortuit. « En tant que membres actifs de notre société contemporaine, les personnes âgées encouragent la redécouverte d'une catégorie de la société trop souvent marginalisée et stéréotypée », explique un document signé par les deux artistes dans le cadre du lancement de leur première exposition de 2014, le 24 janvier dernier à la Fotogalleriet d'Oslo en Norvège.

Depuis maintenant trois ans, l'œuvre *Eyes As Big As Plates* se déplace un peu partout dans le monde: Finlande, Norvège, New York, Paris, Seiko (Japon) et Londres. Profitant de cette grande popularité, l'exposition d'Ikonen et Hjorth voyagera une fois de plus en Finlande, en Norvège, aux îles Féroé (Danemark) et en Angleterre cette année, dans l'espoir de conquérir le cœur de nombreux nouveaux admirateurs.



Ansou Kinty
ansou63@hotmail.fr

LES GRANDS EXPLORATEURS, VERSION 2.0

Coloniser Mars. C'est l'objectif de l'organisme néerlandais Mars One. Comment ? En envoyant quatre personnes tous les deux ans sur la planète rouge à compter de 2024. Le vol pourra durer de six à huit mois, selon la position de notre planète et celle de Mars. Aller simple.



Les candidats camperont dans un espace confiné pendant des centaines de jours avec les membres de leur équipe. Ils devront également se passer d'une bonne douche: ils se laveront plutôt à l'aide de serviettes humides. Plus important encore, ils devront s'en tenir à leur décision de vivre sur Mars, car, peu importe ce qui arrive, le voyage leur est offert sans possibilité de retour.

Avant que le premier équipage arrive sur Mars, des constructions durables d'environ 50 m² par personne auront été conçues. Dans ces logements, il sera possible pour les Terriens d'expérimenter une vie relativement normale. Ils pourront y cultiver des aliments, cuisiner, porter des vêtements réguliers et travailler, mais non en sortir comme bon leur semble. Mars a, en effet, une température moyenne qui se situe entre -63 °C et -140 °C, un degré élevé de radiations sans compter que l'air y est irrespirable. Un cocktail qui rend impossible l'idée de sortir à moins de porter une combinaison spéciale. Celle-ci les protégera (pour une durée

plus ou moins limitée à chaque utilisation) des températures extrêmes et des radiations nocives. Les futurs Martiens devront donc demeurer principalement à l'intérieur. Leur survie dépendra constamment de l'équipement qu'on leur fournira.

Chaque personne sera choisie avec soin à la suite des diverses rondes de sélection et devra réussir une série de tests physiques, médicaux et psychologiques, comme prendre part à une simulation de ce à quoi pourrait ressembler la vie sur la planète rouge. Un entraînement de huit ans sera ensuite nécessaire pour permettre aux aspirants Martiens de parer à tout problème éventuel, que ce soit un bris électrique, mécanique ou encore une jambe cassée. À la fin du projet, 24 personnes composeront le peuplement humain de Mars. Presque 200 000 personnes provenant de partout dans le monde se sont inscrites pour faire partie de l'aventure. L'inscription était ouverte à tous afin de créer une communauté aussi diversifiée que possible. Parmi elles, un échantillon de 1058 candidats a été admis à la deuxième ronde de sélection. Il compte 75 Canadiens et 7 Québécois, dont l'un a déjà décidé de se retirer de la course.

Même si l'avancement technologique peut permettre un tel projet, l'idée reste farfelue. Coloniser une planète sur laquelle l'air est irrespirable, vivre constamment à l'intérieur et partager un espace restreint avec à peine assez d'humains pour

remplir une classe à l'école primaire. Est-ce une si belle invitation au rêve ? Interrogé par *Le Journal de Montréal*, le Québécois résolu à ne plus faire partie de l'aventure, Olivier Mercier, a dit que « les défis que présente le projet sont simplement trop grands. J'étais prêt à prendre des risques pour contribuer au progrès scientifique, mais une mission suicide sans grande chance de succès ne m'intéresse pas. »



Professeure à l'Université Concordia et directrice de l'équipe psychologique, la D^{re} Raye Kass est chargée de choisir et d'entraîner les aventuriers. Selon elle, « le plus important, c'est l'attitude, le désir de construire et de garder une communauté en vie. S'ils ne travaillent pas ensemble dans ce sens, ils ne survivront pas. »



Camille Charlotte Alarie
camille.alarie@hotmail.ca

DU YÉTI À L'OKAPI, LA CRYPTOZOOLOGIE TOUJOURS D'ACTUALITÉ

Yéti, kraken, ogopogo... autant de créatures à l'existence incertaine (cryptides), dont une branche controversée de la zoologie se propose de percer les secrets. Pseudoscience pour les uns, démarche rigoureuse pour les autres, la cryptozoologie compte de réelles découvertes à son actif. Peut-on allier la poésie du mystère et l'impératif de scientificité? À l'heure de Google Maps et du positivisme à tout crin, les cryptozoologues semblent suggérer que cela est non seulement possible, mais aussi nécessaire.

Du grec *kryptós* (caché), *zôon* (animal) et *lógos* (étude), l'« étude des animaux cachés » est née en 1955 sous l'impulsion du zoologue belge Bernard Heuvelmans (auteur de l'ouvrage *Sur la piste des bêtes ignorées*). Elle est définie par le Grand dictionnaire terminologique comme une « science qui tente d'étudier objectivement le cas d'animaux seulement connus par des témoignages, des pièces anatomiques ou des photographies de valeur contestable ». Si elle ne constitue pas un domaine professionnel reconnu, elle compte néanmoins de nombreux amateurs sur la planète. Ceux-ci, réunis en communautés essentiellement virtuelles, débattent du caractère sérieux ou douteux des dernières trouvailles laissant présager une espèce animale non répertoriée.

Sur la piste des licornes

Le parfum de merveilleux flottant autour des animaux inconnus explique peut-être en partie l'intérêt du public. Régulièrement, l'apparition d'un prétendu « monstre » dans une région reculée du globe suscite



Par Ulisse Aldrovandi,
Monstrorum historiae

l'engouement éphémère des curieux et de certains médias. De plus, les sites spécialisés dans le paranormal et faisant allusion à la cryptozoologie fleurissent dans Internet.

Ses adeptes les plus fervents affirment cependant s'inscrire dans une démarche tout à fait cartésienne. Parmi eux, Michel Raynal, physicien-chimiste et cryptozoologue français, animateur de l'Institut virtuel de cryptozoologie en collaboration avec l'Association Belge d'Étude et de Protection des Animaux Rares (ABEPAR). Pour ce quinquagénaire passionné de cryptozoologie depuis ses 20 ans, la discipline conjugue

rigueur scientifique et ouverture d'esprit face à la nouveauté, deux valeurs qui lui sont chères.

Mais aux yeux des plus sceptiques, ce goût pour l'inconnu et les créatures cachées confine au mieux à la naïveté, au pire à la manipulation. En témoigne le legs controversé du défunt Jacques Boisvert, fondateur de la Société internationale de dracologie du lac Memphrémagog, au Québec. Plongeur émérite, ce Magogien n'aura eu de cesse de sonder l'étendue d'eau à la recherche des traces de « son » monstre aquatique, baptisé Memphré. Si certains ont loué sa détermination et l'attention qu'il a ainsi attirée sur la ville de Magog, d'autres n'y ont vu que folie des grandeurs et marketing éhonté (Coulombe et Santschi, *Québec sceptique*, numéro 36, hiver 1996).

À ceux qui croiraient les cryptozoologues dépourvus de tout discernement, M. Raynal oppose une analyse rigoureuse des faits. Il exprime ainsi des doutes quant au bigfoot d'Amérique du Nord. « La question de son existence est hautement problématique, notamment en l'absence de primate fossile dans cette région



Xuân Ducandas
xuan.ducandas@yahoo.ca

depuis plus de 20 millions d'années. » Il réfute également sans hésiter la présence du fameux Nessie écossais. « Je suis convaincu qu'il n'y a aucun animal inconnu dans le Loch Ness ! » affirme-t-il.

Quant aux créatures pseudo-fantastiques régulièrement écloses dans les médias à sensation, M. Raynal n'y prête aucune foi et blâme le « syndrome twitter » du journalisme moderne, « où l'investigation et la réflexion sont oubliées au profit de l'instantanéité ». Il règle également le compte du mystérieux monstre marin vietnamien dont la vidéo a abondamment circulé sur le Net en novembre dernier. « Il ne s'agissait que d'une baleine en décomposition », affirme-t-il. De fait, l'activité de cryptozoologue comporte une bonne part de tri entre informations pertinentes et canulars ou autres légendes urbaines.

« De fait, l'activité de cryptozoologue comporte une bonne part de tri entre informations pertinentes et canulars ou autres légendes urbaines. »

Au-delà des mythes, la science

Éric Joyet, âgé de 53 ans et originaire de Belgique, est le fondateur du Portail francophone de cryptozoologie. Il organise également des recherches de terrain et a créé le premier colloque sur ce thème en Europe francophone. Pour ce diplômé en sciences sociales, par ailleurs guide-nature et accompagnateur de randonnée, « il n'y a rien d'insolite dans la cryptozoologie, aussi appelée zoologie prédictive. C'est son côté scientifique qui m'attire. » Il déplore par conséquent le fait que la cryptozoologie soit trop souvent classée parmi les pseudosciences et au côté de domaines liés au paranormal, avec lesquels elle n'a rien en commun selon lui.

L'auteur souligne au passage les apports permis par la cryptozoologie, notamment la découverte marquante de l'okapi en 1901 ou encore celle de l'oiseau mystérieux d'Hiva-Oa dans les îles Marquises en 1981. Il estime également que « l'utilisation de plus en plus fréquente de tests ADN sur des fragments anatomiques (poils, taches de sang, etc.) va permettre à la cryptozoologie de faire progresser nombre de dossiers, ou au contraire d'éliminer quelques cas douteux ».

S'il est difficile de se prononcer sur les découvertes à venir, le spécialiste accepte toutefois de désigner quelques « dossiers solides, car étayés par des preuves circonstancielles (indices concomitants) » : le yéti de l'Himalaya, le rhinocéros des forêts

M. Raynal, quant à lui, compte à son actif la publication d'une cinquantaine d'articles dans des revues cryptozoologiques, mais aussi de vulgarisation scientifique ou encore de recherche telles qu'*Aquatic Mammals*. Il participe régulièrement à des colloques en tant que conférencier et prépare une « formation sur les bases théoriques de la cryptozoologie », qui se tiendra en Belgique en juillet 2014.

africain, le mapinguari d'Amazonie et le waitoreke de Nouvelle-Zélande. M. Joyet, de son côté, croit que le bigfoot et le yéti seront les prochaines reconnaissances importantes en zoologie et en anthropologie : « J'ai découvert des empreintes à attribuer incontestablement au bigfoot/sasquatch et vécu des événements qui ne me font nullement douter de la réalité de leur existence. Celle-ci bouleversera sans doute nos connaissances au sujet des origines des primates. »

Mais à l'ère du tout technologique, peut-on encore espérer découvrir de nouvelles espèces de cette ampleur? Cela ne fait aucun doute pour M. Joyet. « On découvre chaque année des animaux nouveaux, et ces découvertes ne sont pas le fait de satellites. La technologie peut aider, mais il y a toujours des hommes pour la manipuler sur le terrain. » Même son de cloche du côté de M. Raynal, qui évoque la découverte fréquente de nombreuses espèces d'invertébrés de petite taille mais aussi de vertébrés de taille respectable : « Il y a encore quelques semaines, on a décrit une nouvelle espèce de tapir en Amazonie ! »

Pour lui, à notre époque, sa discipline de prédilection revêt une pertinence toute particulière. « Au rythme où l'homme détruit les milieux naturels, nous avons intérêt à utiliser toutes les ressources à notre disposition afin d'accélérer les découvertes et préserver les animaux inconnus et leurs biotopes avant qu'il ne soit trop tard : la cryptozoologie est un des outils possibles. »



GEORGE SELDES : TÉMOIN DU SIÈCLE

Combien de journalistes peuvent se vanter d'avoir interviewé Hindenburg, Lénine et Mussolini ? C'est le cas de George Seldes, né en 1890 au New Jersey, d'une famille d'immigrants juifs russes, et dont la carrière journalistique s'étend sur huit décennies. *Le Reporter* vous présente le portrait d'un journaliste méconnu, mais qui eut une incidence considérable sur l'histoire du 20^e siècle.

Après quelques années de calme relatif au *Pittsburgh Post*, M. Seldes se retrouve journaliste pour l'armée américaine en France durant la Première Guerre mondiale. À la fin des hostilités, accompagné de quelques collègues courageux, il traverse la ligne d'armistice vers l'Allemagne et obtient une entrevue exclusive avec Paul von Hindenburg, le grand commandant des armées allemandes. Au bord des larmes, l'imposant homme lui déclare que la Grande Guerre était un « pat », une partie nulle aux échecs. « Tout était parfaitement équilibré, et l'arrivée des troupes américaines en 1917 a fait pencher la balance du pouvoir du côté des alliés. »

Mais il était strictement illégal de traverser la ligne d'armistice de cette façon. Au lieu d'être récompensé pour cet entretien exclusif, M. Seldes est accusé en cour martiale d'avoir brisé l'armistice et fait face à la peine de mort. Une intervention du président Woodrow Wilson lui permettra cependant d'être libéré à la condition de ne jamais publier l'entrevue.

Ce n'est qu'une quinzaine d'années plus tard que l'importance de cette affaire sera clarifiée. En effet, pour justifier ses politiques militaristes et antisémites, Hitler s'appuiera sur l'idée que l'Allemagne avait perdu la Grande Guerre, car elle aurait été trahie par les juifs et les communistes,

la « légende du coup de poignard dans le dos ». Hindenburg ne contredira jamais publiquement le futur *Führer* sur ce point.

Seldes a toujours cru que, si son entrevue avait été publiée (et donc si le peuple allemand avait entendu son héros de guerre, Hindenburg, admettre que l'Allemagne avait été vaincue honorablement sur les champs de bataille), la rhétorique d'Hitler n'aurait pas eu la même incidence et que, conséquemment, la Seconde Guerre mondiale aurait pu être évitée.

« Fort critique de l'influence du milieu des affaires sur les médias, Seldes n'a jamais accepté de publicité comme moyen de financement. »

Au *Chicago Tribune*

Une fois cet épisode derrière lui, Seldes devient correspondant à l'étranger pour le *Chicago Tribune* et est affecté à la couverture de la révolution soviétique. C'est dans ce contexte qu'il a l'occasion d'interviewer Lénine en 1922, peu après son premier infarctus.

Il rencontrera aussi Trotski. Un jour, alors qu'il s'apprête à immortaliser les dirigeants bolchéviques, M. Seldes se fait bousculer par le photographe officiel. Ce dernier lui indique être le seul habilité à photographier en ces lieux. Mais Seldes ne veut rien entendre, ce qui attire l'attention de Léon Trotski. Seldes lui répond donc, en russe : « M. Trotski, je représente le *Chicago Tribune*, et cet homme affirme être le seul à pouvoir prendre des photos ici. Or, j'avais cru comprendre que la politique soviétique officielle était l'abolition de

toutes formes de monopoles, qui sont capitalistes... » Trotski éclate alors de rire, réprimande le photographe officiel et demande : « Dans quel angle voulez-vous m'avoir ? »

En 1923, Seldes est toutefois expulsé de l'URSS pour avoir déguisé des articles destinés à ses éditeurs américains en lettres personnelles.



Étienne Dion
edion13@live.com

Le *Tribune* l'envoie donc en Italie, où il a le mandat de couvrir la montée du fascisme. Benito Mussolini, avant de devenir *Il Duce*, était un journaliste socialiste; Seldes l'a connu en 1919 alors qu'ils couvraient tous deux les révoltes ouvrières des usines Fiat.

Mais, en 1924, M. Seldes est également expulsé d'Italie. Cette fois, pour avoir écrit des articles associant son ancien collègue, devenu dictateur, avec le meurtre de Giacomo Matteotti, le chef du Parti socialiste italien, qui avait dénoncé la corruption du régime fasciste.

Journaliste indépendant

On l'envoie alors au Mexique, où il écrit notamment une série d'articles concernant l'exploitation minière du pays par des multinationales américaines. En 1927, quand Seldes se rend compte que ses patrons ne publient que la portion proaméricaine de ses articles, il quitte son emploi et se consacre à l'écriture de livres dénonçant la corruption de l'époque : de la presse, des marchands d'armes, des régimes fascistes et du Vatican. Il passera aussi trois ans à couvrir la guerre civile espagnole, se portant à la défense des opposants aux armées de Franco, injustement étiquetés de « rouges » (communistes) par la presse occidentale.

En 1940, Seldes fonde son propre hebdomadaire, nommé *In Fact, an Antidote to Falsehoods in the Daily Press*, dans lequel il s'attaque aux « puissants » et expose des faits que les grands journaux refusent de couvrir. Il publiera, par exemple, une cinquantaine d'articles décrivant les effets nocifs du tabac, à une époque où les médecins vantaient les bienfaits des Camel !

Fort critique de l'influence du milieu des affaires sur les médias, Seldes n'a jamais accepté de publicité comme moyen de financement. Cela ne l'a pourtant pas empêché de rentabiliser son entreprise. Dans ses meilleures années, *In Fact* comptait



George Seldes, correspondant à l'étranger pour le *Chicago Tribune*

environ 176 000 abonnés, dont beaucoup issus des milieux syndicaux.

Mais vers la fin des années quarante, durant la « peur rouge » (période de la montée de l'anticommunisme aux États-Unis), il sera soupçonné par le sénateur McCarthy d'être un membre du Parti communiste. Quand le FBI commence à enquêter sur ses lecteurs, *In Fact* perd de nombreux abonnés. Acculée au pied du mur, la revue publiera sa dernière édition en 1950.

Témoin du siècle

Le reste de la carrière de Seldes se déroule plus calmement. Devenu *persona non grata* dans les médias de masse, il se replonge dans l'écriture de livres. Son dernier titre, une autobiographie intitulée *Witness to a Century*, publiée en 1987, devient un best-seller, tout comme son premier, *You Can't Print That!*, l'avait été en 1929. Seldes meurt en 1995, à l'âge de 104 ans. Une imposante délégation de journalistes indépendants assiste à ses funérailles.

L'année suivante, un documentaire sur sa vie, *To Tell the Truth and Run: George Seldes and the American Press*, est achevé. Le film sera en nomination aux Oscars dans la catégorie du meilleur documentaire et gagnera plusieurs prix internationaux, dont le prix John O'Connor de la Société américaine d'histoire « en reconnaissance d'une interprétation remarquable de l'histoire à travers le médium du cinéma ».

On y retrouve des entrevues avec plusieurs grands noms du journalisme d'enquête américain expliquant l'influence de Seldes. Mais surtout, on y voit un George Seldes, qui, malgré ses 98 ans, raconte son passé avec une précision et une vivacité d'esprit extraordinaires.

Envers et contre tous durant la majeure partie de sa carrière, George Seldes aura finalement le dernier mot. Dans ses vieux jours, il disait : « J'ai survécu à mes ennemis et la société a énormément progressé; les gouvernements et les médias sont encore parfois corrompus, mais ce n'est rien comparé à la corruption la plus totale qu'il y avait à l'époque. »

À VENIR AU RESTAURANT EN 2014

Le tourisme culinaire occupe une place sans cesse grandissante à Montréal. Avec un ratio de 1 restaurant pour 295 habitants, la clientèle dispose d'un choix très vaste. En 2014, les établissements qui promettent une expérience unique à leurs hôtes sont ceux qui tireront le mieux leur épingle du jeu. Au menu : lichen, thé et brasseries japonaises !

« Les gens sont tannés des brasseries traditionnelles. Ils vont continuer à y aller parce que c'est réconfortant, mais qu'il s'agisse du couple qui sort chaque fin de semaine ou des amis qui sortent une fois par mois, ils veulent essayer quelque chose de jamais goûté, d'extraordinaire », explique Pierre-François Healey-Côté, diplômé de l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec (ITHQ) et serveur au Kyo et au W, deux restaurants en vue à Montréal.

Même si tout le monde connaît désormais les sushis, on s'intéresse de plus en plus à la culture asiatique, d'où le concept *izakaya* (brasserie japonaise). Les gens entrent dans le restaurant pour prendre un verre et commander plein de tapas typiquement japonaises. Cependant, le concept reste peu connu. « Les gens sont curieux, mais sont incertains quant aux rituels nippons des *izakaya*, expose M. Healey-Côté. Ils demandent s'ils peuvent avoir ça en entrée, ça en plat principal et ça en dessert. Moi, je leur dis : "Allez-y, faites l'expérience, commandez plusieurs plats et ça arrive comme ça arrive, goûtez à plein de choses, échappez-en à côté !" » Il recommande d'ailleurs d'être quatre personnes, ce qui permet de commander une plus grande variété de mets.

Ce type de restaurant propose une immersion des plus totales dans la culture culinaire nipponne. « On entre au restaurant et on est au Japon. Le service aux tables ne correspond pas à nos habitudes nord-américaines, les serveurs parlent à moitié français, à moitié anglais, et le menu est en japonais. » La clientèle apprécie cette ambiance différente et immersive et, dans cette optique, la dimension

de spectacle n'est jamais bien loin, comme en témoignent les enlevants *sake bombs* du restaurant *Imadake*. « On pose un verre de saké en équilibre sur deux baguettes croisées au-dessus de son verre de bière et, lorsque le serveur s'écrie "*Sake bomb*", tout le monde frappe sur la table jusqu'à ce que le saké tombe dans la bière. On boit, les tables se relancent, et c'est la fête ! » illustre M. Healey-Côté.



Photo : Fotopedia.com



Marie-Ève Jarry
marie-eve.jarry@hotmail.com

Il semble que cette tendance soit en voie de s'ancrer solidement dans le paysage culinaire montréalais puisque quatre restaurants *izakaya* ont ouvert leurs portes dans la dernière année.

produits sont plus accessibles, entre autres grâce à l'entreprise Origina, dont on peut acheter les produits dans les grandes surfaces. Par contre, ce n'est pas facile à préparer chez soi », prévient-il.

« Les gens privilégient souvent les restaurants dont la cuisine est ouverte sur la salle à manger. Pendant qu'on sirote un verre de vin, on observe les chefs en action. »

Le Pérou s'invite

Si on jette un œil au site Internet The World's 50 Best Restaurants 2013, on constate que les restaurants originaires de Lima, au Pérou, ont la cote. Les quelque 2000 plats santé qui composent la tradition culinaire de ce pays en font une cuisine de plus en plus recherchée. Au cours de la dernière année, trois restaurants du genre se sont établis à Montréal. Ce phénomène n'étonne pas beaucoup le diplômé de l'ITHQ : « Il n'y a qu'à regarder la façon dont les restaurants français, espagnols et asiatiques se sont approprié le ceviche. Ce plat est originaire du Pérou, mais tous les pays l'ont mis à leur sauce. Ce n'était qu'une question de temps avant que la cuisine péruvienne fasse sa propre place. »

Nos racines à table

La cuisine boréale, encore à ses balbutiements, commence également à se faire connaître. Ce type de gastronomie se fonde sur l'utilisation des produits locaux tels que champignons de la forêt, viandes de gibier et lichen, récoltés par des producteurs du coin. « Ce type de gastronomie gagnera en popularité dans les années à venir, car elle est écoresponsable : elle encourage l'économie locale et utilise les ressources de la forêt boréale, explique M. Healey-Côté. D'ailleurs, les

Cuisiner le thé

Avec l'essor plutôt récent des boutiques de thé et d'équipement de thé, l'apparition de cette tendance est toute naturelle. Comme l'explique M. Healey-Côté, les gens ne veulent plus du *rush* de la caféine, ils veulent relaxer.

En plus de le boire, on peut maintenant cuisiner le thé, avenue dont les chefs s'emparent peu à peu. Encore relativement peu présente dans les restaurants, cette tendance connaîtra une grande expansion, prédit notre expert : « Ça s'utilise à toutes les sauces, ajoute de l'exotisme et donne une saveur particulière aux plats. »

Manger éthique

Le raz-de-marée environnemental commence seulement à gagner les restaurants, et la clientèle manifeste déjà son appréciation. Les établissements se convertissent graduellement au recyclage, à l'emploi de produits locaux... et même au compost. « L'écoresponsabilité n'est pas encore une notion intégrée chez les restaurateurs. Ceux qui s'y mettent constatent rapidement que non seulement ils actualisent leur image, mais que ce changement leur apporte plus de clientèle qu'avant », explique M. Healey-Côté. Les clients désirent encourager les restaurateurs

qui contribuent à la sauvegarde de la planète, tout le monde constatant que chacun doit y mettre du sien pour respecter les ressources limitées.

Aussi, certains restaurants, dont le W du Vieux-Port de Montréal, font partie de La Table des Chefs, qui se décrit elle-même comme étant un « moteur d'implication sociale ». Les hôtels et restaurants membres voient la nourriture en surplus recueillie et redistribuée à des organismes venant en aide à des gens défavorisés. « Ce genre d'initiative est en voie de devenir un autre incontournable pour tout établissement qui souhaite se rapprocher de sa clientèle », souligne M. Healey-Côté.

La cuisine rassembleuse

Les gens privilégient souvent les restaurants dont la cuisine est ouverte sur la salle à manger. Pendant qu'on sirote un verre de vin, on observe les chefs en action. L'ancien étudiant de l'ITHQ compare cela aux soirées où l'on reçoit à la maison et que, dans un mouvement naturel, les convives se rassemblent dans la cuisine pendant la préparation du repas : « Une telle configuration crée une ambiance chaleureuse, on se sent chez soi, c'est à la bonne franquette. Les clients ne veulent plus d'un restaurant protocolaire où la cuisine est cachée au fond du restaurant et qu'un serveur vient prendre leur commande avec un air pompeux et une serviette sur le bras. »

La mode des chefs vedettes, des chaînes spécialisées et autres médias culinaires n'est sans doute pas étrangère non plus à ce penchant : « On s'intéresse de près à ce qui est dans notre assiette et on veut admirer le décorum entourant la création de son plat. C'est pratiquement une mise en bouche. »

VENISE DU NEVADA

Au milieu du désert du Nevada, le complexe hôtelier The Venetian reconstitue la ville de Venise, une plateforme sur pilotis où l'on circule sur l'eau. Sur la Strip de Las Vegas, cette reconstitution insolite est le produit d'un imaginaire populaire et de la culture du moteur à combustion.

La firme d'architectes The Stubbins Associates avait pour mandat de reproduire l'architecture et l'opulence de Venise. Ils ont saisi les éléments les plus évocateurs de la ville : le palais des Doges, le campanile de Saint-Marc, le pont des Soupirs, le pont du Rialto et les fameux canaux. Ces icônes les plus connues sont disproportionnées et amalgamées dans un design en guise de façades. Les gondoliers, vêtus uniformément du canotier et d'un chandail rayé, manœuvrent les longues barques noires. Une promenade, à partir de la lagune extérieure, celle-ci encadrée entre le boulevard central et l'hôtel, déplace les baladeurs jusqu'à l'intérieur du complexe, à la grande place climatisée.

Cette grande place, qu'abrite le complexe The Venetian, fait référence à la place Saint-Marc. Les peintres et les graveurs de la Renaissance ont illustré à plusieurs reprises ce lieu où défilaient les citoyens de la République, la *Serenissima Repubblica di Venezia*. Au Venetian, cet espace commun est le carrefour des restaurants et des magasins. Les gondoles y accostent et parfois quelques gondoliers chantent. Pour amplifier l'effet d'une grande place extérieure « le ciel change de couleur, on passe du jour au soir, on recrée l'éclairage naturel », mentionne Micheline Matte. Ayant séjourné deux fois à Las Vegas, M^{me} Matte, 58 ans, adjointe à la direction, explique que les autres complexes ramifient leur aire récréative en de multiples couloirs.

Construit en 1999, au coût de 1,5 milliard (\$US), The Venetian a été le troisième plus grand hôtel du monde. Étendu sur un site de 36 acres, le complexe hôtelier compte 3036 chambres et une superficie de 120 000 pieds carrés pour le casino. Au total, on répartit plus de 500 000 pieds carrés pour les commerces et autres divertissements, un spa, onze restaurants, une salle de bal, et plus d'un demi-million de pieds carrés supplémentaires alloués aux salles de congrès. En 2008, juxtaposé au complexe, l'ajout du bâtiment The Palazzo offre à lui seul 7036 chambres, 26 restaurants, un centre commercial, une boîte de nuit, un musée de cire Madame Tussauds, une annexe du musée Guggenheim, etc. En 2006 et en 2010, avant et après la construction de l'annexe The Palazzo, Micheline Matte n'a pas remarqué ce nouveau mastodonte architectural dans le paysage de Las Vegas.

Bella Venezia

Auprès de la ville de Venise en Italie, les bateaux de croisières gargantuesques s'imposent et accaparent le paysage, comme on peut le constater dans le documentaire *The Venice Syndrome* (2012). Les 20 millions de visiteurs en 2011, environ 60 000 par jour, ont contribué à la détérioration de la cité lacustre. Les vibrations des moteurs des bateaux de croisière endommagent la struc-



René-Maxime Parent
rmaximeparent@gmail.com

ture. Les craquelures longent les murs, et les pilotis de bois s'enfoncent dans le sol vaseux. Les résidants abandonnent leur ville dépourvue de logements abordables et d'infrastructures adéquates. L'édifice des postes a été acheté par Benetton. Les touristes de Venise ainsi que ceux du Venetian de Las Vegas aspirent à expérimenter la Sérénissime.

La Sérénissime, république du XVI^e au XVII^e siècle, c'est l'âge d'or de Venise. La culture vénitienne s'est enrichie de sa situation géographique entre le Saint-Empire romain germanique et l'Empire byzantin. Issus du croisement des influences occidentales et orientales, les arts ont servi les politiques et apporté la prospérité. Cette culture persiste aujourd'hui grâce à l'opéra, à la musique de Vivaldi ainsi qu'aux représentations cinématographiques, comme l'a fait Stanley Kubrick dans son film *Eyes Wide Shut* (1999) en mettant en valeur les masques du carnaval de Venise.

Culture du moteur à combustion

La ville italienne de Venise a été construite sur l'eau dans une zone marécageuse dans le nord de la mer Adriatique. Reconstituer cette ville dans un désert, un climat sec, dans le sud-ouest du continent américain relève d'une façon de faire propre à l'urbanisme, à l'architecture et au design de Las Vegas.

Dans l'ouvrage *Learning from Las Vegas*¹, Robert Venturi et ses collaborateurs décrivent la relation entre l'usage de la voiture et le développement urbain de la ville du jeu. Ces derniers expliquent que l'attention des conducteurs est constamment sollicitée par une série d'affiches, d'enseignes ou d'éléments visuels distrayants pour les inciter à s'arrêter, à jouer et à consommer. Le design architectural des façades et des aires récréatives des premiers étages est donc conçu pour masquer les hôtels-casinos, les rendant



The Venice Syndrome: bateau de croisière accosté à même Venise, l'authentique

FILMS À VOIR :

Diamonds Are Forever, Guy Hamilton, 1971
Fear and Loathing in Las Vegas, Terry Gilliam, 1998
The Venice Syndrome, Andreas Pichlaer, 2012

ainsi attrayantes pour les visiteurs. Cependant, ces complexes hôteliers s'alignent de chaque côté de la Strip qui complète le boulevard central, et qui, selon M^{me} Matte, reste « toujours congestionnée », déplore-t-elle.

« Las Vegas est la ville des extravagances où il n'y a aucune commune mesure », s'exclame M^{me} Matte. Au milieu du désert, cette ville s'est construite à sa propre échelle. On retrouve « les gratte-ciel new-yorkais, la tour Eiffel, une pyramide égyptienne et une statue du lion MGM, tous de la même taille », explique-t-elle. Las Vegas offre la possibilité de faire d'une ville comme Venise un thème pour un complexe hôtelier tel que The Venetian. Ces thèmes, liés à l'imaginaire populaire, interpellent les visiteurs.

M^{me} Matte parcourt la Strip à pied. Ce qui fait qu'elle a longuement marché. Par exemple, si elle voulait se rendre au troisième complexe sur son chemin, la distance ne lui paraissait pas si longue, à première vue, étant donné qu'elle l'apercevait au loin. Par contre, dans une ville construite pour l'automobile, le troisième signi-

ficie ici traverser trois complexes d'une trentaine d'acres chacun. « Tu marches, tu marches, tu marches, et tu es toujours dans le même complexe », déplore-t-elle. Les touristes de Las Vegas profitent ainsi de l'étendue des aires récréatives de la même manière que les touristes en croisière profitent des aires récréatives sur un bateau.

Les touristes en croisière veulent accoster dans Venise même, la vraie italienne. Ils transportent avec eux le confort luxueux standardisé par l'industrie. Les touristes de Las Vegas obtiennent ce même confort à un bon rapport qualité-prix. « L'avion n'est pas cher. Il y a des packages, des buffets *all-you-can-eat* dans tous les hôtels; il fait chaud et toujours beau », explique M^{me} Matte.

Elle se souvient de la première fois qu'elle a atterri à Las Vegas, c'était pendant la nuit. Elle raconte que « du haut des airs, tout était noir. Un point brillant est apparu. À mesure que l'avion s'approchait, la lumière grossissait : Las Vegas était illuminée au milieu de nulle part ». Un oasis de géants qui ne se laisse cadrer que par le hublot d'un avion en vol.



The Venetian: lagon encadré entre l'hôtel-casino The Venetian et la Strip

¹ VENTURI, Robert. *Learning from Las Vegas*, Cambridge, The MIT Press, 1977, 192 p.

SURFER EN HIVER

Il est d'usage en été pour les surfeurs montréalais de pratiquer leur sport aux abords du canal de Lachine, mais, lorsque l'hiver arrive, ces amoureux du surf troquent les vagues d'Habitat 67 pour celles de la côte est des États-Unis. Rencontre avec des passionnés.



Tahia Wan
tahia15@hotmail.com



Photo: Tahia Wan

Surfer à Montréal

Cette vague de rivière se situe derrière les structures géométriques d'Habitat 67, d'où elle tire son nom, et fait le bonheur des surfeurs de l'île.

Richard Yu-Tim est un habitué du lieu puisqu'il fréquente l'endroit depuis maintenant trois ans et pratique son sport préféré sur cette vague stationnaire qu'un enfoncement du fond rocheux a créée.

Cependant, lorsque l'hiver s'installe, l'eau gèle et il est alors impossible d'y faire du surf, obligeant ainsi ce passionné et plusieurs autres à quitter Montréal le temps d'un week-end.

« Surfer en tout temps, c'est pour les téméraires », lance Richard Yu-Tim, sportif de très haut niveau en surf de rivière et reconnu pour sa motivation à pratiquer cette activité ailleurs, même en hiver !

« ... dans l'eau, chaque mouvement compte et est exécuté pour maintenir la chaleur du corps. »

Wells, Hampton Beach, Ogunquit et Long Island sont autant de destinations qui font rêver les surfeurs montréalais en mal de sensations. « On n'hésite pas à aller aux États-Unis même si l'aller-retour prend une journée », déclare Richard. Il faut compter entre cinq et six heures de route à partir de Montréal pour atteindre le Maine ou le New Hampshire, mais, pour ces amoureux du surf, le jeu en vaut la chandelle.

Alexis Nicolas, un passionné des sports de glisse et un adepte de la planche à roulettes et de la planche à neige depuis l'âge de 10 ans, ajoute que « même si tu regardes la météo, tu ne sais jamais à quoi t'attendre, le surf est un plaisir inattendu ». Pour les longues excursions, mis à part la durée du trajet, le froid est le facteur à ne pas négliger. Il avoue que le plus difficile est d'enfiler et d'enlever sa combinaison quand il fait froid. Ainsi

Alexis Nicolas déclare-t-il qu'« il faut avoir l'expérience de quelques belles vagues pour avoir envie de faire le voyage en hiver ».

En effet, Richard Yu-Tim et Alexis Nicolas précisent que le plus dur est de combattre le froid. « Après une heure et demie ou deux dans l'eau, je ne sens plus mes pieds », dit l'un d'eux. Par conséquent, il est fortement recommandé d'avoir au minimum une combinaison de 5,4 mm d'épaisseur. « Avec la nouvelle technologie, il est possible de trouver des combinaisons qui tiennent au chaud tout en restant très flexibles », affirme Richard sur un ton rassurant.

Malgré ces conditions éprouvantes, « le surf apporte un sentiment de liberté et une sensation de glisse unique que l'on ne trouve ni sur la neige ni sur la terre », explique Richard Yu-Tim. Quel bonheur !

The Wall, dans le New Hampshire, est un endroit connu pour ses vagues de tailles et de niveaux variés, où il n'est pas rare de croiser des débutants dans l'eau, selon Alexis Nicolas. Il ajoute que « ce sont souvent des gens qui ont entendu dire qu'il était possible d'apprendre à surfer ici ».



Débutants, prière de s'abstenir !

MM. Yu-Tim et Nicolas soulignent que, pour apprécier l'aventure en eau froide, il faut être bien préparé et expérimenté. « L'eau est tellement froide que nous n'avons pas le temps de nous familiariser avec notre planche », ajoute Alexis, qui explique que, dans l'eau, chaque mouvement compte et est exécuté pour maintenir la chaleur du corps.

Que les surfeurs frileux se rassurent, la vague d'Habitat 67 sera de retour vers la fin d'avril. Et pour les novices, il est même possible d'y apprendre les rudiments du surf. Mais attention ! Amoureux du surf en mer, sachez qu'une vague stationnaire n'est pas aussi dynamique qu'une vague dans l'océan. Or, grâce à son mouvement perpétuel, elle offre la possibilité de surfer sans interruption, et ça, c'est plutôt génial.



Photo: Tahia Wan

La vague d'Habitat 67

DANS LA CINQUIÈME DIMENSION DE TONY EZZY

Tony Ezzy est montréalais, musicien et auteur du blogue *The Tony Ezzy Espace Labratouri*, où l'on peut lire ses réflexions, suivre son actualité et écouter plusieurs de ses morceaux. Savant mélange de spiritualité et de fantaisie, il reconnaît volontiers le caractère insolite de l'image qu'il projette. Entrevue loin du second degré et proche de la cinquième dimension.

A grand renfort d'effets sonores précis où pointent des influences jazz, Tony Ezzy chante comme on entre en transe. Ses thèmes de prédilection ? Un entrelacs de quotidien et d'ésotérisme, comme en témoignent les titres *Teleportation*, *Kool Aide* ou encore *Kitty Kats Will Lead Us through the Land of the Dead!*

Nul besoin de lire sa biographie — où il se décrit comme un « empathé » ou encore « issu d'une série de cristaux mauves virevoltants » — pour deviner que Tony Ezzy est un être singulier. Ancien étudiant de l'Université Concordia, il intervient également sur les ondes de la radio mcgilloise CKUT et a livré une prestation remarquée en 2010 dans le cadre d'un concert au profit d'Haïti.

En dépit de ce curriculum classique, le personnage virtuel du musicien de 35 ans peut susciter quelques interrogations. Est-il une forme avancée de hipster ? Un poseur arborant une désinvolture feinte ? Ou encore un doux dingue, une sorte de Normand L'Amour anglophone, Le Madrid en moins et la moustache en plus ?

Pourtant, sous les hauts plafonds de la bibliothèque du Mile End, qu'il a choisie comme lieu de rendez-vous, le vrai Tony Ezzy dissipe les appréhensions. Il apparaît comme un

authentique original, sans une once de sarcasme, le regard sincère et le sourire généreux.

Il demande de l'excuser d'avance pour ses digressions et reconnaît que ses propos peuvent sembler fous. L'homme précise que l'excentricité et le spirituel coulent dans les gènes chez lui, en particulier du côté de sa famille paternelle (d'origine libanaise et vivant dans le Maine, où il a grandi). Il évoque sa grand-mère aux pouvoirs de magicienne, les contacts de ses sœurs avec l'au-delà et les ancêtres avec lesquels lui-même communique.

Voyage aux frontières de notre réalité.

« Ma seule philosophie prône un individualisme féroce. Je ne crois pas aux religions qui préconisent d'anéantir notre ego. »

Le Reporter : Tony Ezzy, quel genre d'artiste êtes-vous ?

Tony Ezzy : Je ne me vois pas comme un artiste. Je fais juste de la musique, comme l'oiseau qui chante. Je n'aime

aucun des termes conventionnels utilisés de nos jours : travail, jeu, art... La musique fait simplement partie de mon être. Elle est dans mon ADN : mon grand-père était musicien et avait formé un orchestre avec ses enfants — comme The Jackson Five.

Je joue de tous les instruments. Ces trois dernières années, j'ai beaucoup pratiqué la basse et la clarinette. Mais j'ai un banjo depuis peu, et c'est très excitant ! Et le son est tellement métallique, tellement pur. L'acteur Steve Martin a d'ailleurs déclaré qu'il devait tous ses succès personnels et professionnels au fait de jouer du banjo.

Quelles sont vos influences musicales ?

Avant, c'était Prince. Dernièrement, j'écoute davantage de jazz et de musiques traditionnelles.



Xuân Ducandas
xuan.ducandas@yahoo.ca

Beaucoup de percussions vaudou, en particulier. Je m'intéresse de moins en moins aux chansons. Je ne crois pas en cet objet commercial où l'on doit fabriquer du sens en trois minutes et demie.

Où puisez-vous votre inspiration ?

La musique m'inspire, car elle me permet de réparer mon esprit : je l'utilise comme un outil. C'est aussi une manière d'attirer l'attention des gens, car la musique transcende toutes les barrières. On peut parler d'hommes-lézards ou de Jupiter tant qu'on veut, si on arrive à convaincre une seule personne par la musique, on sera pris au sérieux.

Qu'est-ce qui paraît insolite à vos yeux ?

Tout ce qui est ordinaire me semble horriblement oppressant. La façon dont les gens définissent la normalité. La seule chose vraiment folle, c'est ce que les gens acceptent et considèrent comme « normal ». Cela subvertit l'esprit des gens, leur imagination. C'est très frustrant. Je trouve insolite le fait que les gens puissent être si léthargiques, si calcifiés. Leur façon d'agir, de s'habiller, les choses qu'on nous force à regarder. C'est horrible. Malheureusement, ce n'est pas inhabituel, c'est même beaucoup trop commun.

Êtes-vous perçu comme étrange dans votre entourage ?

Je suis devenu de plus en plus honnête par rapport à mes expériences, et cela a mis certains de mes amis mal à l'aise. Mais à un moment donné, lorsqu'ils me demandaient ce que j'avais fait la veille, je ne pouvais plus leur dire « Oh, j'ai écouté des séries à la télévision... », il fallait que la vérité sorte. Alors j'ai commencé à répondre : « J'ai été sur Mercure, j'ai parlé à un reptilien de huit pieds de haut. » Il m'arrivait tant de choses

particulières que je serais devenu fou si j'avais continué à prétendre qu'elles n'avaient pas lieu.

Vous semblez intéressé par une forme de métaphysique, de philosophie. Expliquez-moi.

Je ne crois en aucune philosophie. C'est une technologie intérieure personnelle que je développe, une pratique, une façon d'être. Ma préoccupation première est de comprendre. Il s'agit de déchiffrer les émotions comme autant de sources de connaissance. Ma seule philosophie prône un individualisme féroce. Je ne crois pas aux religions qui préconisent d'anéantir notre ego. Un ego faible et sous-développé peut prendre la forme d'un crétin arrogant. Or, cultiver un ego extrêmement fort, cela revient à être responsable de soi-même, au-delà de la vie et de la mort. Et c'est là, je pense, que se trouve le point de départ du voyage dans le temps.

Voyage dans le temps, téléportation, reptiliens... tous ces thèmes semblent influencer votre musique.

Je ne peux plus ignorer ces choses. Elles puisent leur source chez mes ancêtres. Lorsque j'étais enfant, dans les réunions de famille, tout le monde me paraissait si étrange ! Leur peau avait l'air presque verte, leurs têtes étaient trop grosses, et ils fixaient les gens. Et je me disais : « Ces gens sont des imposteurs ! » Ce ne sont pas des Terriens, au sens où on l'entend habituellement. Petit, je me dessinais aussi sous la forme d'un homme-lézard. Et je déclarais : « Voici le vrai Tony Ezzy. »

Comment se passent vos téléportations ?

L'intention est toujours délibérée, mais la destination peut s'imposer d'elle-même. Parfois, je vais simplement de l'autre côté du mur. Parfois, je vais très loin. C'est comme si on

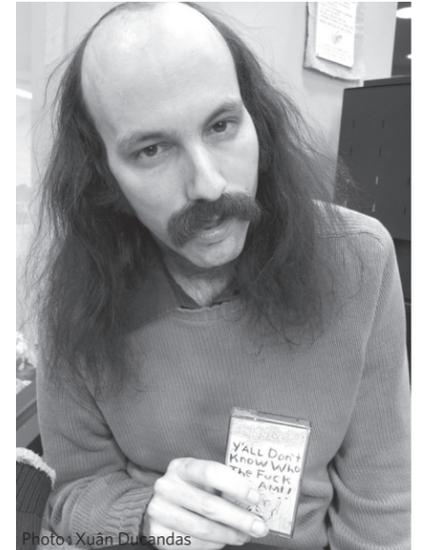


Photo : Xuân Ducandas

Tony Ezzy

m'extrayait de mon propre corps pour propulser ma conscience à travers un tunnel. Je visite plusieurs endroits de cette façon. Je rencontre des quantités de gens. J'ai été emmené sur la Lune, sur plusieurs planètes du système solaire. Mercure est d'un jaune très, très brillant. Les êtres là-bas étaient gigantesques — environ 30 pieds de haut — et semblaient faits d'or. Leurs barbes flottaient et ils étaient assis autour d'une table en marbre. Tout était jaune et doré. J'ai juste entendu une voix dans ma tête disant : « Tu es à présent sur Mercure. » Et puis, je suis revenu. Ce fut très rapide cette fois-là.

Quels sont vos projets ?

J'ai des tonnes et des tonnes de cassettes. J'en enregistre constamment¹. Je n'ai vraiment plus envie de jouer dans ces bars avec des DJ où les gens vont pour danser et se soûler. C'est devenu difficile pour moi de fonctionner dans ce type d'environnement. J'aimerais donner des concerts dans des lieux plus calmes. Cela m'est égal que les gens fassent n'importe quoi, du moment qu'ils sont un minimum attentifs.

¹ On peut lui écrire dans son site Internet (www.tonyezzy.com) pour en obtenir une : il les expédie gratuitement.

L'AUTHENTIQUE ARIANE ZITA: LA CRÉATION AU BOUT DES DOIGTS

Vous avez le *blues* hivernal? Écoutez les mélodies d'Ariane Zita! Comme elle le dit si bien, sa musique, « c'est de la musique pour ceux qui aiment manger des toasts le matin, boire un verre l'après-midi au soleil et s'endormir le soir en inventant des scénarios de films dans leur tête ». Rencontre avec une artiste authentique à la voix singulière qui se taille une place sur la scène pop-folk-country montréalaise depuis près d'un an.

Le Reporter: Le nom Zita intrigue. Est-ce votre vrai nom?

Ariane Zita: Mon nom complet est Ariane Zita Pouliot Castonguay.

Zita est donc une partie de mon prénom, suggéré par ma grand-mère en l'honneur de l'impératrice Zita, une femme respectée dans ma famille. Elle est morte le jour de ma naissance et fut la dernière impératrice d'Autriche.

Votre arrivée sur la scène musicale québécoise est récente. Comment s'est passée votre dernière année?

J'ai sorti une maquette en novembre 2012. Je n'avais aucune attente, aucune prétention de percer ni de savoir-faire en la matière. À ma grande satisfaction, cet exercice m'a permis d'obtenir un contrat de *booking* avec Dare to Care Records ainsi qu'une place au palmarès de la station de radio CISM pendant huit semaines. J'ai même eu l'occasion de réaliser un rêve en participant au festival POP Montréal!

Cette année fut donc très chargée. Avec mon groupe, nous avons eu la chance de faire des spectacles partout au Québec, ce qui a créé de



Photo: Ariane Zita

Ariane Zita

précieux liens fraternels. Toutefois, cet hiver, nous sommes moins dans la prestation et plus dans la création.

Parlant de création, quel est votre processus?

Je n'en ai pas! Peut-être est-ce un processus de ne pas en avoir. En fait, je trouve qu'une démarche

met des barrières: créer vient de soi. Est-on vraiment un artiste plus accompli parce que l'on peut décoriquer le comment du pourquoi de sa démarche? La « sur-élaboration » devient selon moi de la masturbation intellectuelle. Je ne m'impose pas de codes, je crée. Ça fait partie de moi. Ma personnalité déteint sur tout ce que je touche. Comme en témoigne la cassette de Noël. Le résultat est que c'est senti, que c'est vrai.

D'où vous est venue cette idée de cassette de Noël?

J'ai trouvé une enregistreuse au magasin Renaissance, et j'ai eu cette illumination. J'ai ensuite passé quatre heures dans un studio de musique avec mon copain (Carl-Éric Hudon, du groupe Panache), habillés « en mou », à manger du poulet et à boire du vin, tout en enregistrant des classiques de Noël. L'objectif n'était pas de révolutionner quoi que ce soit. L'idée de base était seulement de s'amuser avec un magnétophone à cassettes *vintage*. Mais cette cassette fut un succès-surprise: même MusiquePlus nous a remarqués grâce aux réseaux sociaux!



Delphine Vincent
delphine.vincent@umontreal.ca

Il y a quelque chose d'ironique d'enregistrer sur cassette un *beat box* provenant d'un iPhone... et non d'utiliser l'iPhone lui-même comme enregistreur. C'est presque postmoderne de reprendre ainsi un élément du passé: ça « griche », ça fausse, mais le son touche les auditeurs. Et c'est accessible à un petit nombre: qui a un lecteur de cassettes aujourd'hui? Ma conclusion est que les gens semblent toujours ouverts à des sonorités légèrement imparfaites, malgré ce qu'on pourrait croire.

Vous semblez suivre la voie de l'authenticité jusque dans vos affiches: elles ont toutes une facture personnelle. C'est vous qui les faites?

Oui, et j'adore ça! Pour moi, la création d'affiches s'ajoute à l'art et

à la musique. À la longue, tu te crées un branding, une ligne directrice qui te démarque, comme une marque de commerce.

Nous sommes présentement au café Boudoir, sur le Plateau-Mont-Royal. Habitez-vous dans le quartier?
Oui, et j'haïs ça!

Ce quartier ne stimule pas votre fibre artistique? Plusieurs le considèrent pourtant comme un lieu « bouillonnant d'art et de culture ».

Non, je trouve ça faux, c'est trop confortable. Pour être accomplie dans ce que je fais, je dois sortir de ma zone de confort. Et ça n'arrive pas souvent quand je me promène sur l'avenue du Mont-Royal!

ARIANE ZITA ET SON GROUPE SERONT EN SPECTACLE LE 12 AVRIL PROCHAIN AU CAFÉ CASA DEL POPOLO (4873, BOUL. SAINT-LAURENT).

POUR DÉCOUVRIR ARIANE ZITA:

Site officiel:
<http://arianezita.bandcamp.com>

Sur Facebook:
<https://www.facebook.com/arianezitamusique>

Sur Tumblr:
<http://zitariane.tumblr.com>



Les Mémoires de Daude Tension



ENTRETIEN AVEC UNE DRAG-QUEEN

Longtemps perçues comme des phénomènes de nuit, les drag-queens sont aujourd'hui considérées comme de véritables artistes. *Le Reporter* a voulu en apprendre plus sur ce milieu en se rendant dans l'antre des drag-queens, au Cabaret Mado de la rue Sainte-Catherine. Notre hôte, Julien, jeune homme sans tabou qui vit à temps plein du métier de drag-queen, raconte son parcours unique ainsi que les raisons qui l'ont poussé à exercer cette profession.

« Drag-queen, ce n'est pas un cours que l'on donne au cégep », mentionne Julien, d'entrée de jeu. Natif de Jonquière, il est venu à Montréal pour étudier en communication, domaine qu'il a rapidement mis de côté. C'est ce qui arrive à la plupart des drag-queens : certaines étudient en droit, en langues, en théâtre avant de faire le virage à temps plein vers le monde du spectacle.

Naissance d'une drag-queen

Dans sa jeunesse, Julien participe à une émission à MusiquePlus. La chaîne recrutait à l'époque des jeunes ayant quelque chose de différent des autres. Julien s'y présente en tant que drag-queen. Plus tard, des amis l'inscrivent, à son insu, à un concours lors de l'ouverture du Cabaret Mado. « L'univers des drag-queens m'avait toujours intrigué. C'est toutefois seulement à ce moment-là que j'ai réalisé que celui-ci me permettait de combiner mes intérêts pour la danse, pour l'humour, pour le théâtre et, bien sûr, pour le party! » explique Julien.

Julien n'est pas devenu une drag-queen parce qu'il voulait être une femme; il l'a fait par amour de la scène, pour le spectacle. Il laisse Dream, son personnage, dans sa loge

après sa performance. Aussi, jamais il ne se déguise en femme en dehors de ses heures de travail, ce qui le distingue des travestis, qui ressentent le besoin de porter des vêtements féminins au quotidien pour rendre hommage à la femme ou pour combler une lacune sexuelle.

Les dessous du Cabaret Mado

Au Cabaret Mado, il y en a de tous les genres et pour tous les goûts, ce qui lui permet d'attirer une clientèle hétéroclite. « La semaine, le bar est bondé de jeunes, gais comme *straights*. La fin de semaine, Mado reçoit plutôt monsieur et madame du 450 », explique Julien. La clientèle comprend également des travestis accompagnés de leurs conjointes. « Ce que les gens recherchent quand ils entrent dans un bar de drag-queens, c'est se sentir libre de s'amuser sans se faire juger, avoue un habitué de l'endroit. Les gens viennent au Cabaret pour décrocher de la routine. »

Afin de créer l'illusion que les spectateurs apprécient tant, les drag-queens prennent des heures à se maquiller et à apprendre des chorégraphies. Julien, lui, a davantage de responsabilités que les autres drag-queens en tant qu'assistant officiel



Julien, drag-queen au Cabaret Mado

de Luc (alias Mado), le propriétaire. Il anime certains spectacles, prépare les verres au bar et s'occupe de la paperasse.

Son statut d'employé à temps plein n'est cependant pas coutume dans le milieu : ils ne sont que quatre chez Mado. « Pour bien vivre du drag, il faut habituellement travailler dans plusieurs boîtes de nuit à la fois », résume Julien.

Au Cabaret Mado, aucune règle ne tient. Les employés sont âgés de 18 à 65 ans. Certains d'entre eux, comme Julien et Luc, sont drag-queens depuis de nombreuses années, alors que d'autres le font occasionnellement, pour le *trip*.

Une chose est cependant certaine selon Julien : quand on interprète un personnage une fois, on le devient pour toujours. « Tu peux sortir le gars de la drag-queen, mais tu ne peux pas sortir la drag-queen du gars! » explique-t-il, un sourire aux lèvres.



Geneviève Vincent
gen_vincent@hotmail.fr

SUGGESTIONS DE LECTURE



Nous vous proposons dans chaque numéro des lectures en lien avec le thème abordé. Vous y trouverez des titres d'ouvrages qui vous permettront d'approfondir votre réflexion, d'aiguiser votre sensibilité à un sujet, de vous en mettre plein l'esprit. Affamés de lecture, attablez-vous !

Monstres des lacs, de Danielle Goyette

Eau noire, fond vaseux, algues gluantes. Les lacs du Québec nous paraissent énigmatiques, n'est-ce pas ? Que recèlent-ils vraiment ? Nous nous sommes tous un jour, les deux pieds dans un lac, posé la question. Cet ouvrage, *Monstres des lacs*, nous présente les légendes derrière les dragons des eaux québécoises. Vous ferez, entre autres, la connaissance de Wippi, sympathique habitant du lac Massawippi. Pour comprendre le phénomène, l'auteure s'interroge sur le lien qui existe entre ces histoires insolites et l'inclination naturelle des hommes à sonder le mystérieux et à y croire. Fascinant.



Montréal insolite et secrète, de Philippe Renault

Montréalaise dans l'âme, je pensais connaître ma ville comme le fond de ma garde-robe. Prétenueuse, je l'avoue. Je m'incline donc devant le guide *Montréal insolite et secrète*, un ouvrage qui m'a ouvert les yeux sur une myriade d'endroits à découvrir. Montréal regorge en effet d'aspects inusités et méconnus tels que le jardin du Gouverneur au château Ramezay : lieu paisible à deux pas de la place Jacques-Cartier, ce jardin à la française témoigne de la vie montréalaise au 18^e siècle. Petit bijou, ce guide rempli de richesses culturelles fort intéressantes constitue, vous l'aurez deviné, une invitation à une lecture sensible de Montréal et à sa contemplation. Parcourez-le et soyez surpris vous aussi.



Par Marie-Paule Primeau

marie-paule.primeau@umontreal.ca

Manuel universel d'éducation sexuelle à l'usage de toutes les espèces (traduction de Dr. Tatiana's Sex Advice to All Creation, de Olivia Judson)

Des histoires de crimes passionnels, d'orgies et de viols collectifs. Non, il n'est pas ici question d'un nouveau roman de Patrick Senécal, mais plutôt d'un livre sur l'incroyable diversité des pratiques sexuelles chez les organismes vivants. De la célèbre mante religieuse, qui mange son partenaire, à l'homosexualité chez les singes bonobos, vous y trouverez des histoires ludiques, mais rigoureusement scientifiques. Dans un questionnement existentiel, les êtres vivants écrivent à une vétérinaire pour s'assurer que leurs pratiques sexuelles sont morales ou pour valider leur normalité. Elle leur répond en expliquant les principes biologiques qui sous-tendent leur comportement. Un livre incontournable pour quiconque s'intéresse à l'évolution de la biologie de la sexualité.



Par Kim Riverin

kim.riverin@umontreal.ca

ADRESSES COUPS DE CŒUR *de la rédac*

Gaïa

1590, rue Laurier Est
www.gaiaceramique.com

C'est la beauté qui m'a attirée chez Gaïa. Celle des couleurs, celle des œuvres en porcelaine, celle de la création. Cet atelier-boutique de céramique nous propose des objets du quotidien faits à la main par des artistes canadiens, dont la majorité sont québécois. Depuis 15 ans, Gaïa, c'est Catherine Auriol, propriétaire des lieux. Cette artiste de l'argile travaille en collaboration avec d'autres passionnées pour offrir des ateliers (très courus) de poterie, dont certains sont même conçus à l'intention des tout-petits. Découvrir Gaïa, c'est se faire plaisir et participer à la promotion des créateurs de chez nous.

Marie-Paule



Photo: Alexandre Guertin-Pasquier

Mamie Clafoutis

1291, avenue Van Horne (Outremont)
3660, rue Saint-Denis (Plateau-Mont-Royal)
105, chemin de la Pointe-Nord (Île-des-Sœurs)

Amateurs de bonnes pâtisseries et de bon café, voici votre futur paradis! Entre les traditionnels croissants, chocolatines et baguettes, Mamie Clafoutis offre depuis 2008 une sélection de produits gourmands en commençant par leur exceptionnel clafoutis. Depuis le mois d'octobre dernier, 17 sortes de pains y sont aussi préparés à l'aide de farine biologique. Le résultat: lorsqu'on entre dans l'un de ces endroits, il s'en dégage une douce odeur de pâte chaude mêlée à celle du bon café torréfié.

Les deux petites succursales situées sur l'île de Montréal proposent également de petits salons d'une capacité d'environ 30 personnes. L'idéal pour relaxer entre amis ou travailler en wifi, le tout en faisant jour après jour de nouvelles découvertes gastronomiques!

Alex

Bar Laloux

250, avenue des Pins Est

Soupe de courge musquée, jambon Serrano et pacanes fumées, truite marinée au thé du Labrador, salade de fenouil et purée d'écorce d'orange, poitrine de porcelet laqué au miel d'automne. Ça vous met l'eau à la bouche? C'est le nouveau menu Entracte du Bar Laloux. Pour 20 \$, vous vous délecterez de deux entrées et un dessert créés par le chef Jonathan Lapierre-Réhayem. Même les plus insatiables seront comblés. À lui seul, le décor scandinave des années cinquante vaut le détour!

Kim



Photo: Marie-Paule Primeau



Photo: Kim Riverin

LA CAPSULE LINGUISTIQUE

Par Marie Mousse Léonard
lmousse@hotmail.com



Insolites gentilés!

Qu'est-ce qu'un gentilé? Une personne aimable peut-être? Ce serait trop facile... Ce mot trompeur désigne le nom que portent les habitants d'un lieu. La majorité des gentilés sont construits à partir du nom d'un endroit puis d'un suffixe qui marque une origine ou une appartenance, comme *-ain*, *-ais*, *-éen*, *-ien* et *-ois*. Ainsi, les habitants de Montréal s'appellent *Montréalais*. Or, si cet exemple semble aller de soi, d'autres font preuve d'une grande originalité!

Saurez-vous deviner le gentilé dont il est question dans chacune de ces phrases?

- 1) Cette _____ (ville de La Malbaie) adore les pluies diluviennes.
- 2) Cet _____ (ville d'Amos) ne s'assoit jamais!
- 3) Cette _____ (ville de Chambly) étudie la religion luthérienne.
- 4) Ce _____ (municipalité régionale de comté (MRC) Les Laurentides) observe des lémuriers.
- 5) Ce _____ (municipalité Les Méchins) raffole des mets chinois.

Connaissez-vous un...?

Vous pourriez être surpris d'apprendre que vous connaissez un **Campivallensien**. Un quoi? Un habitant de la ville de Salaberry-de-Valleyfield, pardi! Pour comprendre le sens de ce gentilé étonnant, il faut remonter en 1892, année où la ville a reçu la désignation ecclésiastique de *Campivallensis*, *campi* signifiant un champ en langue latine, et *vallensis* une petite vallée. Avec un brin d'anglais, tout s'éclaire ensuite!

Voici quelques gentilés québécois dont la construction sort également du lot:

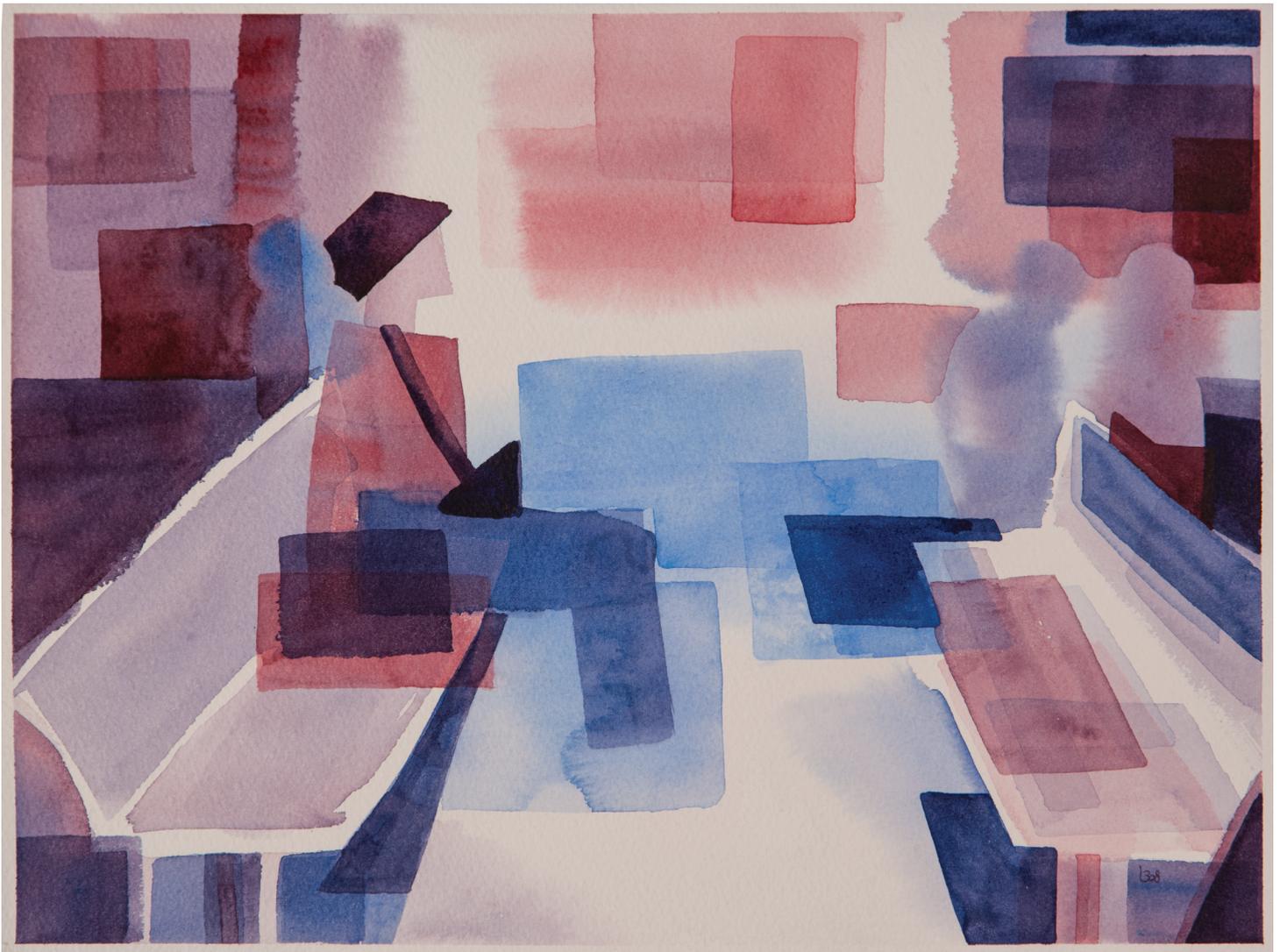
Angevin, Angevine, arrondissement d'Anjou, Montréal
Assomptionniste, ville de L'Assomption
Beaconsfielder, ville de Beaconsfield
Bizardien, Bizardienne, secteur de L'Île-Bizard, Montréal
Carougeois, Carougeoise, secteur de Cap-Rouge, Québec
Cèdreau, Cèdrelle, municipalité des Cèdres

Coudrien, Coudrienne, Îsle-aux-Coudres
Gardangeois, Gardangeoise, municipalité de L'Ange-Gardien
Hilairemontais, Hilairemontaise, ville de Mont-Saint-Hilaire
Roxborite, secteur de Roxboro, Montréal
Sylvifranc, Sylvifranche, région des Bois-Francs
Trifluvien, Trifluvienn, ville de Trois-Rivières

Et vous, votre gentilé vous fait-il sourciller?

Référence: Commission de toponymie du Québec, www.toponymie.gouv.qc.ca

Réponses: 1) Malbèenne 2) Amossois 3) Chamblyenne 4) Laurentien 5) Méchinois



En attendant la rive, Brïte Pauchet

Le Reporter revient avec passion en avril.

Envie de participer?

Expérimentés ou débutants,
envoyez-nous vos propositions:

lereporter.redaction@gmail.com